

l'effusion et l'expansion. Elle se garant de l'émotion, et s'avancant dans la paix de l'égoïsme, elle faisait chaque jour à sa sensibilité la place moins grande. La froideur de sa tête descendait dans son cœur, et elle arrivait à pouvoir dire en mettant la main sur ce cœur qu'elle empêchait de battre et qu'elle forçait à penser, le mot, le grand mot de madame de Tencin à Fontenelle : « C'est de la cervelle qui est là (1). »

C'est alors que la sécheresse, ce dernier caractère d'un siècle d'esprit, arrive à être chez la femme un caractère constant. Et que de paroles, que de cris échappés la révèlent ! Il est des correspondances où le génie de la femme du dix-huitième siècle semble le génie de la sécheresse. C'est comme un sens, dominant tous les autres, qui triomphe des faiblesses et des tendresses de la femme, de sa nature, de son sexe. Cette sécheresse de la femme apparaît partout, sans voiles, crûment ou ingénument, dans le cynisme ou dans la grâce, brutale ou polie, effrayante ou légère. Elle s'accuse dans des mots qui creusent un abîme dans l'humanité du temps. On la touche, on la respire, elle fait peur, elle fait froid dans ce retour qu'une femme du siècle fait sur elle-même, en regardant embrasser un enfant : « Je n'ai jamais pu rien aimer, moi ». Cette sécheresse effraye dans l'amour et dans toutes les passions de la jeunesse ; elle épouvante dans les habitudes, les attachements, les amitiés mêmes de la vieillesse. Écoutez son dernier mot dans ce dialogue de mort, dans cette scène d'une tristesse sinistre et que pouvait seul produire le

(1) Correspondance de Grimm, vol. XIV.

siècle où Montesquieu attribuait la grande amabilité d'une personne à ce qu'elle n'avait jamais rien aimé : Madame du Deffand, vieille, aveugle, est assise dans son tonneau, son vieil ami Pont de Veyle est couché dans une bergère au coin de la cheminée ; ils causent : « Pont de Veyle ? — Madame. — Où êtes-vous ? — Au coin de votre cheminée. — Couché les pieds sur les chenets, comme on est chez ses amis ? — Oui, madame. — Il faut convenir qu'il est peu de liaisons aussi anciennes que la nôtre. — Cela est vrai. — Il y a cinquante ans. — Oui, cinquante ans passés. — Et dans ce long intervalle, aucun nuage, pas même l'apparence d'une brouillerie. — C'est ce que j'ai toujours admiré. — Mais Pont de Veyle, cela ne viendrait-il point de ce qu'au fond nous avons toujours été fort indifférents l'un à l'autre ? — Cela se pourrait bien, Madame (1). »

Un soir après souper, au Palais-Royal, c'était un de ces *petits jours* qui rassemblaient la société intime, les dames travaillaient autour de la table ronde. La duchesse de Chartres, madame de Montboissier, madame de Blot parlaient ; madame de Genlis faisait une bourse entre M. de Thiars et le chevalier de Durfort ; le duc de Chartres se promenait dans le salon avec trois ou quatre hommes, allant et venant. La causerie tomba sur la *Nouvelle Héloïse*. Madame de Blot, si mesurée, si compassée d'ordinaire, en commença un éloge si vif, si emphatique que le duc de Chartres et les hommes qui

(1) Correspondance de Grimm, vol. X.

se promenaient avec lui se rapprochèrent ; et l'on fit cercle autour de la table. Madame de Blot continua intrépidement sa thèse, devant le cercle, sous le regard du duc de Chartres ; et s'animant à mesure qu'elle parlait, elle finit par s'écrier « qu'il n'existait pas une femme véritablement sensible qui n'eût besoin d'une vertu supérieure pour ne pas consacrer sa vie à Rousseau, si elle pouvait avoir la certitude d'en être aimée passionnément (1). »

Ce cri d'une femme est le cri de la femme du dix-huitième siècle. Et c'est la grande voix de son temps et de son sexe que fait entendre cette bouche de prude. L'influence prodigieuse de Rousseau, la captation de son génie, l'enivrement de ses livres, son règne sur l'imagination féminine, l'enthousiasme, la reconnaissance, le culte amoureux et religieux dont cette imagination entoure jusqu'à sa personne, madame de Blot les signifie avec la vivacité et la sincérité de l'opinion, avec la conscience de toutes ces femmes achetant comme une relique un bilboquet de Rousseau, baisant son écriture dans un petit cahier (2) !

Il était juste que Rousseau inspirât à la femme ce culte et cette adoration. Ce que Voltaire est à l'esprit de l'homme au dix-huitième siècle, Rousseau l'est à l'âme de la femme. Il l'émancipe et la renouvelle. Il lui donne la vie et l'illusion ; il l'égare et l'élève ; il l'appelle à la liberté et à la souffrance. Il la trouve vide, et il la laisse pleine d'ivresse. Révolution morale, immense en profondeur, en étendue, et qui engagera l'avenir !

(1) Mémoires de madame de Genlis, vol. II.

(2) Mélanges du prince de Ligne, vol. XXIII.

Rousseau paraît, c'est Moïse touchant le rocher : toutes les sources vives se rouvrent dans la femme.

A ce monde usé de plaisir, lassé d'esprit, et que dévorent toutes les sécheresses et tous les égoïsmes d'une société à son dernier point de raffinement et de corruption savante, il rend les forces, et les vertus expansives. Et qu'a-t-il donc apporté, cet apôtre misanthrope, cet homme providentiel, attendu par la femme, invoqué par l'ennui de son cœur, appelé par ce temps qui souffre de ne pas aimer, qui meurt de ne pas se dévouer ? une flamme, une larme : la passion ! — la passion, qui malgré l'opinion de celui-là même qui l'apportait au dix-huitième siècle, va devenir au dix-neuvième siècle si propre à l'intelligence même de la femme, qu'elle sera le génie des deux grands écrivains de son sexe, et l'inspiration de leurs chefs-d'œuvre.

Au souffle de Rousseau, la femme se réveille. Un frémissement passe dans le plus secret de son être. Elle vibre à des sensations, à des émotions, à mille pensées qui la troublent. Elle renaît à des tendresses et à des voluptés qui pénètrent jusqu'à sa conscience : son imagination afflue à son cœur. Et l'amour lui apparaît comme un sentiment nouveau, ressuscité, sanctifié. A l'amour de galanterie, à l'amour léger et brillant du dix-huitième siècle, succède la possession, le ravissement de l'amour. Ce n'est plus un caprice s'amusant d'un goût, c'est un enthousiasme mêlé d'une folie presque religieuse. L'amour devient passion et n'est plus que passion. Il prend une langue de flamme, un accent qui touche au ton de l'hymne. Voyant son objet parfait, il en fait son idole, il le place dans le ciel. Il flotte dans mille images et

dans mille idées divines : le paradis, les anges, les vertus des saints, les délices du céleste séjour. Il écrit à genoux sur un papier baigné de pleurs. Il s'exalte par le combat du remords, par l'enivrement de la faute. Il s'ennoblit par le sacrifice, il se purifie par l'expiation, il efface la faiblesse par le devoir. Il est son absolution à lui-même, une vertu dispensant de toutes les autres, qui sauve dans les plus grands entraînements l'âme de la femme de la dégradation de son corps, en lui laissant le goût, l'appétit ou le regret de l'Honnête et du Beau. Délire sacré ! Idéal plein de tentations, auquel la *Nouvelle Héloïse* convie tous les sens de l'âme de la femme, ses facultés, ses aspirations, dans des pages qui tremblent comme le premier baiser de Julie, et percent et brûlent, comme lui, jusqu'à la moelle !

Mais ce n'est pas assez de rendre à l'amour ce cœur de la femme « fondu et liquéfié (1) » au feu de ses romans : Rousseau le rend encore à la maternité. Il rapproche l'enfant du sein de la femme ; il le lui fait nourrir du lait de son cœur ; il le rattache une seconde fois à ses entrailles ; et il apprend à la mère, comme a dit une femme, à retrouver dans cette petite créature serrée contre elle et qui lui réchauffe l'âme « une seconde jeunesse dont l'espérance recommence pour elle quand la première s'évanouit (2) ». Rousseau fait plus : il révèle à la mère du dix-huitième siècle les devoirs et les douceurs de cette maternité morale qui est l'éducation. Il lui inspire l'idée de nourrir ses enfants de son esprit

(1) Tableau historique de la révolution par d'Eschery, *Paris*, 1815.

(2) Lettres sur les ouvrages et le caractère de Rousseau, par madame de Staël, *Paris*, 1820.

comme elle les a nourris de son corps, et de les voir grandir sous ses baisers. Du foyer, il fait une école.

Par lui, se fait le retour universel de la société vers l'ordre de sentiments exprimés par le mot qui semble monter de tous les cœurs à toutes les bouches, *la sensibilité*, la sensibilité à laquelle bientôt l'usage attache l'épithète *d'expansive* (1). Il se crée une langue nouvelle, un nouveau code moral et sentimental qui n'a d'autre base, d'autre principe, que cette sensibilité partout exprimée, affichée, apportant un si grand changement à la physionomie de ce monde, à ses vocations et à ses modes, aux manifestations de ses dehors, aux coquetteries mêmes de la femme (2). Sensible, — c'est cela seul que la femme veut être ; c'est la seule louange qu'elle envie. Sentir et paraître sentir (3), voilà l'intérêt et l'occupation de sa vie ; et elle ne s'extasie plus sur rien que sur le sentiment dont elle a, dit-elle, « plus besoin que de l'air qu'elle respire ». Il devient presque d'usage pour une femme de passer la nuit dans les larmes, le jour dans des inquiétudes mortelles, à propos d'un rien. Lui arrive-t-il un chagrin ? Elle montrera « le sublime de la douleur ». Et que de sollicitudes pour les gens qu'elle adore ! Découvre-t-elle un chagrin dans un cœur qui lui appartient ? Elle s'en empare, elle en fait son bien, elle ne peut plus parler d'autre chose, et elle en parle, les yeux humides. Un de ses amis est-il malade ? Elle vole chez lui ; elle s'y établit ; elle consulte

(1) Portraits et caractères, par Senac de Meilhan, 1813.

(2) Souvenirs de Félicie.

(3) Essai sur les caractères, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles, par Thomas. *Paris*, an XII.

avec le médecin, elle fait les bulletins. Si le danger augmente, elle ne laisse plus dormir ses gens, qui vont d'heure en heure chercher des nouvelles (1). La tendresse prend un air de fureur. L'exaltation enflamme toutes les affections, toutes les émotions féminines.

Dans ce grand mouvement de sensibilité, l'esprit même de la femme est entraîné aux goûts de son âme. Il ne veut plus que des romans attendrissants, des histoires qui s'appellent *Ariste ou les charmes de l'honnêteté*, des livres qui montrent une vertu bien aimable, et bien sublime récompensée dans un dénouement pareil à ce couronnement de la Rosière de Salency couru par toutes les femmes d'alors, par les filles même (2). C'est le moment de vogue des *Épreuves du sentiment*, le petit instant de gloire de d'Arnaud, le peintre du sentiment, le conteur chéri des âmes tendres (3). La femme veut être émue, émue jusqu'aux larmes. Elle est dans cette étrange situation morale qui a fait dire à madame de Staël de sa mère : « Ce qui l'amuse était ce qui la faisait pleurer (4). » Elle court au théâtre pour pleurer (5). Elle pleure à chaudes larmes lorsque dans le *Cri de la nature* paraît sur la scène un petit enfant au maillot (6). Au *Père de famille* de Diderot, on compte autant de mouchoirs que de spectatrices. Les femmes se pressent à toutes les pièces sombres et pathétiques, aux *Romeo*, aux *Hamlet*, aux *Gabrielle de Vergy*; elles accourent à cette

(1) Variétés littéraires par Suard, 1804, vol. I.

(2) Correspondance secrète, vol. XIV.

(3) Id., vol. II et XII.

(4) Œuvres complètes de madame de Staël, 1820, vol. I.

(5) Journal historique de Collé, 1805 vol. III.

(6) Mémoires de la République des lettres, vol. IV.

pantomime des convulsions qui paraît mettre la cendre du diacre Paris sous le théâtre français (1). Et la plus grande partie de plaisir est pour elles d'aller s'évanouir à ces drames « où le cœur est délicieusement navré et pressé délicatement par des angoisses terribles qui sont le charme du sentiment (2). »

Il semble que ce cœur de la femme, gros de larmes, dilaté par la sensibilité, ne puisse plus vivre en lui-même : il est pris de je ne sais quel irrésistible besoin, quel immense désir de se répandre, de participer à la solidarité humaine, de battre avec tout ce qui respire (3). Il déborde, et le monde va devenir trop petit pour ses embrassements. Des individus qu'elle touche par les sens, la sympathie de la femme ira aux peuples, aux nations les plus lointaines, à tous les hommes, à l'humanité tout entière, dont elle conçoit pour la première fois la notion. Humanité ! c'est à cette grande idée que s'élève, comme à son dernier terme, la sensibilité des femmes : c'est vers elle que se tournent toutes leurs études, allant des sciences exactes aux sciences sociales, politiques, économiques, philanthropiques ; c'est à elle que les plus grandes dames rapportent leurs jugements ; c'est en son nom qu'elles donnent leur admiration, et qu'elles accordent la gloire, la véritable gloire, aux hommes qui sont des citoyens, des agriculteurs, des défricheurs, des bienfaiteurs de peuples (4). Humanité ! c'est cette belle chimère de l'œuvre de Rousseau qui entraînera la femme dans le

(1) Correspondance secrète, vol. VII.

(2) Id. vol. I.

(3) Lettres de mademoiselle Philipon aux demoiselles Canet.

(4) Correspondance inédite de madame du Deffand, Paris, 1859, vol. I.

rêve des vérités abstraites, et la fera arriver à la Révolution avec des trésors d'enthousiasme tout prêts pour l'Utopie!

Rousseau renouvelle encore l'âme de la femme en lui restituant un sens. A cette femme d'une si rare élévation spirituelle, si délicatement douée, possédant la faculté de perceptions si fines, si profondes, à la femme du dix-huitième siècle, une grâce de l'âme, un sentiment, un sens faisait absolument défaut, le sens de la nature. En ce temps d'extrême civilisation, de sociabilité sans exemple, le monde est pour la femme, non-seulement le grand théâtre de la vie, mais l'unique raison d'intérêt, d'impressions, d'émotions. Seul, le monde agit sur elle et parle à ses facultés. C'est le milieu et la prison de tout son être. Au delà de ce décor factice, on croirait que tout finit pour elle : l'horizon cesse. Où le bruit de l'humanité se tait, où le silence de Dieu commence, la femme ne trouve ni un accord, ni une harmonie. Son cœur reste sans s'ouvrir, sans s'éveiller à la nature : il ne passe sur ce cœur ni l'ombre de la feuille, ni le souffle du vent. Ses yeux même semblent fermés aux tendresses de la verdure; et la campagne n'est autour d'elle que comme un grand vide qui se laisserait traverser.

Qu'une lettre, qu'une correspondance, qu'un journal échappe de là, de la campagne, à la plume d'une femme; qu'elle écrive, d'une chambre de château, la fenêtre ouverte au ciel et aux arbres, il ne tombera sur le papier rien de ce ciel ni de ces arbres. Vainement

y chercherait-on un parfum, un reflet, un murmure venu des moissons, un battement tombé de l'aile d'un oiseau, cet air ambiant qui est, pour ainsi dire, l'air natal d'une lettre : le ton, la plume, l'encre, tout est de Paris; la femme y est restée, et ce ne sont que détails vifs, piquants, pensées libres et à l'aise sur les femmes et les hommes qui peuplent sa solitude et font une société de son désert. Son esprit, dans cette atmosphère de rosée, sous la caresse du matin, est pareil à ce qu'il serait au-dessus du pavé de la rue Saint-Dominique : il demeure tendu, armé, de sang-froid, ferme en toutes ses sécheresses.

Rien alors dans l'idée de la campagne qui sourie à l'imagination féminine. Enchantement mystérieux, détente de l'âme, expansion des sens, attendrissement des idées, sérénité pacifiante, épanouissement de l'être retrempe dans sa patrie première, ces promesses, ces images, ces séductions, que la vie des champs évoque aujourd'hui, sont non-venues pour elle. Une odeur d'ennui, c'est tout ce qui se lève pour elle de la nature. Une femme d'esprit n'avoue-t-elle pas, ne proclame-t-elle pas le sentiment universel de son temps et de son sexe, en disant « que les beaux jours donnés par le soleil ne sont que pour le peuple, et qu'il n'est de beaux jours pour les honnêtes gens que dans la présence de ce qu'on aime? » (1). C'est l'heure où pour la femme et pour l'homme le monde en est venu à cacher le soleil.

(1) *Réflexions nouvelles sur les femmes par une dame de la cour. Paris, 1727.* — Madame Necker donne une autre explication : elle trouve les esprits de son temps trop métaphysiques, trop occupés d'abstractions, trop distants et trop séparés des objets réels et extérieurs, pour qu'ils puissent en tirer des jouissances. (*Mélanges*, vol. I.)

Et qu'est tout uniment la campagne pour la femme du règne de Louis XV? L'exil, et sinon l'exil dans le sens propre du mot, au moins dans le sens figuré. Elle représente l'éloignement de la cour, l'éloignement de Paris, un temps de réforme et d'économie où l'on expie et où l'on regagne les dépenses, les fêtes, les toilettes de l'hiver; un lieu de pénitence, sans ressources, sans nouvelles, où l'on ne trouve rien en fait de compagnie, et où il faut tout faire venir de Paris, les sujets de conversation, les gens aimables, et jusqu'à des amis. Emporter leur salon, leurs habitudes, c'est la grande préoccupation de toutes celles qui partent et vont, comme elles disent, « s'enterrer ». Et il faudra que le siècle soit bien vieux et tout près de finir, pour que la villégiature ne soit plus l'exil, mais une récréation, un repos, une retraite à la mode, et aussi le beau moment de la vie de famille : Young, traversant la France sous le règne de Louis XVI, trouvera les premiers symptômes d'une vie de château nouvelle, une véritable habitation des terres par de grandes dames et de grands seigneurs, des séjours prolongés, et comme une affectation à se passer de Paris, à l'oublier, à le boudier. Jusque-là, quelle vie mène-t-on à la campagne? la vie de Paris. Dans le salon aux grandes fenêtres, donnant sur les bois et les prés, le jeu dure toute la journée, retient les gens, et dispense de la promenade; le petit jeu s'ouvre le matin, le grand jeu commence après le dîner, va jusqu'au souper, reprend après le souper jusqu'au delà de minuit. Ou bien si l'on ne se donne pas au jeu, l'on appartient à la conversation; et l'heure du sommeil ne sonne pas au château plus tôt qu'à l'hôtel. On ne se couche guère qu'au

matin, tant on met de temps à se souhaiter des bonsoirs de chambre en chambre, à se conter des historiettes; à prolonger la soirée par des contestations, des observations, des répliques, des contes, un dernier feu, une dernière folie de causerie (1). Au réveil, le lendemain, tout ce monde, une fois habillé, ne pense qu'aux courriers, aux nouvelles, attendus de Paris; et le grand événement du jour est l'arrivée du *Mercur de France*, peinte par Lavreince comme le seul moment d'intérêt de la campagne (2).

Il est un signe bien frappant de ce détachement de la femme du dix-huitième siècle pour la nature, de son indifférence, de son aveuglement. Elle ne la perçoit, elle ne la respire pas même dans l'amour. Jamais la femme amoureuse de ce temps n'associe le ciel, la terre, l'orage ou le rayon à sa passion. Jamais elle ne fait conspirer la création avec son cœur. Son bonheur est sourd au chant de l'alouette; le paysage qu'elle traverse ne met rien de sa gaité ou de sa mélancolie à ses tristesses ou à ses joies. Et les journées passées au grand air, les senteurs entêtantes, les midis irritants, les heures lourdes et chaudes donnent si peu d'exaltation à sa tête, à ses sens, que la séduction si habile, si savante du dix-huitième siècle ne les fait presque jamais entrer en ligne de compte dans ses chances et ses moyens de victoire. A peine si cette séduction songe à trouver, dans un cours d'eau qui passe dans un parc, une occasion de familiarité, un prétexte pour presser une main refusée, serrer une

(1) Lettres récréatives par Caraccioli, vol. I.

(2) Le *Mercur de France*, peint par Lavreince, gravé par Guttemberg le jeune.

taille qui se dérobe; et c'est toute la complicité qu'elle demande à la nature contre la résistance de la femme.

Aussi tous les romans d'amour sont-ils marqués de ce caractère étrange, l'absence de la nature. De loin en loin seulement, les personnages y rentrent du dehors, d'un lieu non désigné, vague et secret, pareil à un enclos autour d'une petite maison. Point une perspective, point une bouffée d'air; toujours la même scène étroite, étouffante, le boudoir, le salon, le demi-jour du réduit, ou le jour des bougies, cette même lumière et ce même cadre factices de l'humanité. De livres en livres, on peut suivre ce divorce de la nature et de l'amour, cette suppression du paysage, cette disparition du soleil, de l'oiseau, de l'étoile. Au delà des *Liaisons dangereuses*, à l'extrémité dernière du génie du siècle, à son paroxysme enragé, que l'on aille jusqu'à ces romans où le sang coule sur la boue : la nature est éteinte autour de la priapée, comme dans un cauchemar; c'est le désert, un désert où il n'y a plus un animal, plus un arbre, plus une fleur, plus un brin d'herbe!

Rousseau rouvre à la femme, dans l'Élysée de Clarens, le paradis perdu des champs et des bois. Les fleurs semées par le vent, les broussailles de roses, les fourrés de lilas, les allées tortueuses, les plantes grimpanes, les sources, l'eau courante, la solitude, l'ombre, — il lui montre toutes ces délices et les lui fait sentir. Il déploie devant ses yeux la plaine et la colline, le lac et la montagne. Il lui révèle cette poésie du paysage, du ciel, du nuage et de l'arbre, qui donne une âme aux sens et des sens à l'esprit. Comme au chant du rossignol qui chantait sur sa tête, dans cette nuit enchantée, au-dessus

de ce jardin près de Lyon, le dix-huitième siècle, à sa voix, retrouve les harmonies de la nature. Il retrouve ce sentiment ignoré de la France, inconnu des lettres jusqu'à Rousseau, — M. Sainte-Beuve en a fait le premier la remarque délicate, — le sentiment *du vert* (1).

La femme devient « folle du champêtre ». Elle se sent, à la campagne, heureuse d'être, et s'y écoute vivre. Il y a pour elle de doux et mystérieux accords qui montent du silence, caressent son cœur et sa pensée. Le bruit du vent, la joie du soleil, le murmure des champs, la pénètrent et s'associent à son âme, de la même façon qu'ils s'associent à l'âme des personnages de Rousseau. Elle ne goûte pas seulement une volupté tranquille dans les spectacles de la nature : elle y ressent une émotion pleine d'ardeurs et d'élancements. L'air vif et libre, qui fait sa respiration légère et facile, donne à ses idées une sorte d'allégresse. Elle s'abandonne à un enthousiasme ou l'attendrissement se mêle à l'émotion : l'élévation du Naturalisme va venir à son sexe; et par un beau soir, devant un ciel qui brille encore et n'éblouit plus, devant cette voûte où les étoiles s'allument une à une derrière le jour, une femme émue, ravie, détachée de la terre, cherchant quelque chose d'intelligent et de sensible qui puisse l'entendre et recevoir l'effusion de son âme, une femme, qui sera madame Roland, trouvera le Dieu de Rousseau dans ce ciel qui va s'éteindre; et de sa fenêtre du quai, elle jettera cette prière au soleil disparu : « O toi, dont mon esprit raisonneur va jusqu'à rejeter l'existence, mais que mon cœur souhaite et brûle d'adorer, première intelli-

(1) *Causeries du lundi* par M. Sainte-Beuve, vol. III.

gence, suprême ordonnateur, Dieu puissant et tout bon, que j'aime à croire l'auteur de tout ce qui m'est agréable, accepte mon hommage, et si tu n'es qu'une chimère, sois la mienne pour jamais (1)! »

(1) Lettres de Mademoiselle Phlipon aux demoiselles Canet.

XI.

La vieillesse de la femme.

Trois fins s'offrent à la femme du dix-huitième siècle qui n'est plus jeune : la dévotion, les bureaux d'esprit, les intrigues de cour.

Aux approches de la vieillesse un certain nombre de femmes se retiraient dans les pratiques de la vie religieuse : elles se vouaient au renoncement. Elles quittaient un soir le monde, un matin les mouches, visitaient les pauvres, fréquentaient les églises. On les voit passer allant aux sermons, courant les bénédictions, vêtues de couleurs sombres, dans quelque fourreau feuille morte, la coiffure basse et faite pour entrer dans un confessionnal. Un laquais les suit portant leurs Heures dans un sac de velours rouge. Mais que l'on cherche au delà de cette image, de cette silhouette de la dévote, que l'on